

mais il est trop tard, le massacre a commencé sur tous les points de Paris. Catherine, dont la politique est encore une énigme pour les générations modernes, a obtenu ce qu'elle désirait, elle est au comble du bonheur. Le jeune duc de Guise dont l'assassinat de son père lui avait toujours laissé un profond ressentiment de haine pour les assassins, et qui n'attendait qu'une occasion favorable pour le venger, dirige, de concert avec la reine, une poignée de fanatiques qui font main basse sur les Calvinistes. Coligny est égorgé et précipité dans la rue, une foule de protestants sont massacrés sans défense. Ces scènes d'horreur se renouvellent les jours suivants, toujours en vertu des premiers ordres du roi. Cette horrible boucherie ne se borna pas à la capitale, encore qu'il ne s'étendit pas au delà des villes où les Calvinistes avaient commis leurs excès. Le massacre fut grand à Meaux, à Orléans, à Lyon, à Toulouse, à Bourges et à Angers. Néanmoins grâce aux sages précautions d'un grand nombre de comtes et de la masse du clergé, une foule de malheureux furent soustraits à la fureur du peuple, et même beaucoup de provinces ne perdirent pas un seul homme.

Voilà, Messieurs, le drame tragique de la St. Barthélemy accompli, drame qui a eu tant de retentissement dans les écrits des protestants et des philosophes du XVIII^e siècle, et qui devait avoir son écho dans le Canada.

C'est ainsi que l'auteur anonyme d'un petit pamphlet sorti, dit-on, d'une presse canadienne et qui a la prétention d'être catholique, accusait là-dessus les catholiques d'intolérance et de fanatisme. C'est ainsi qu'après avoir substantiellement altéré les faits, travesti l'histoire, arrangé, ajouté, retranché, inventé même au besoin, comme il est de mode parmi ces sortes de personnages, c'est ainsi, dis-je, qu'après avoir mis en pratique la digne maxime de Voltaire : *mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose*, il représentait comme l'œuvre de la religion et de ses ministres le massacre du 24 août 1572.

Or, s'il est un fait avéré et hors de contestation, c'est que le massacre de la St. Barthélemy, fut avant tout un coup d'état, une œuvre de politique; que l'Eglise l'a constamment réprouvé et flétri, qu'aucun membre du clergé n'y prit part, et que l'astucieuse Catherine de Médicis, mère de Charles IX, chercha bien plus à se débarrasser d'un parti qui gênait et inquiétait chaque jour son gouvernement, qu'à procurer en aucune façon la gloire de Dieu.

Quoique l'Eglise et ses ministres n'aient aucun besoin de justification, quoiqu'il soit parfaitement superflu d'insister sur leur innocence à l'égard du fait en question, n'ayant jamais rien eu à démêler avec le meurtrier; cependant je m'efforcerai de le faire, ne voulant imiter en aucune manière certain *lecteur* qui après avoir épanché contre le catholicisme et ses prêtres, son cœur plein de fiel, en parlant naguère du *tribunal de l'inquisition*, (autre grand sujet à la mode,) s'est contenté de dire "tous les faits que j'avance ne sont pas une invention, mais peuvent être prouvés par les écrivains les plus accrédités;" il croyait par là donner à ses récits un cachet d'authenticité, tout en se dispensant de nommer ses auteurs; il s'efforçait ainsi de payer de mots son auditoire, en s'abstenant de citer Voltaire et Rousseau, sources infectes auxquelles seules il avait puisé, et comptant, à la faveur de cette réticence, éluder pour lui-même la juste condamnation portée, par tout ce qu'il y a d'hommes d'intelligence, contre ces deux philosophes, au sujet desquels le grand Napoléon disait : *Pour qu'ils*

les aient trouvés grands, il a fallu que leurs admirateurs aient été bien petits.

Certes, si la religion n'était pas là pour nous enseigner que du moment que l'homme cesse de s'abriter sous ses ailes, de s'appuyer sur la révélation, il flotte nécessairement au hasard, au moindre souffle, et que pour comble de malheur, Dieu l'abandonne à sa propre folie; on chercherait vainement comment il a pu se faire que des générations se soient agenouillées devant ces idoles philosophiques, et que l'on trouve encore en plein dix-neuvième siècle des hommes qui ont le courage de lire les froids sarcasmes et les déclamations calculées de Voltaire et de Rousseau.

Heureusement en Canada ce culte déshonorant ne trouve presque pas de partisans; et qui voudrait accepter le titre d'impie et se faire une gloire de l'être! Qui oserait encore se rendre les derniers échos de ceux qui, considérés simplement au point de vue philosophique, ont fourni à leurs contemporains des arguments méprisés aujourd'hui comme choses de rebut, et dont il ne reste de prouvé que la mauvaise foi, le mensonge et la turpitude!

Depuis trois siècles la haine des protestants, et plus tard celle des Voltairiens trouvèrent fort commode d'attaquer l'Eglise et ses ministres, en leur imputant des vengeances et des crimes que l'Eglise déteste et réprouve; en faisant peser sur la Religion et ses prêtres des accusations odieuses et des attentats auxquels ils demeurèrent absolument étrangers: en un mot, en leur faisant jouer sur la scène du monde, un rôle ou ridicule, ou barbare, ou ignoble. Mais tous ces faits sont tellement travestis et exagérés que l'on peut avec justice les taxer de mensonge.

II

Voyons si l'on peut en particulier rendre l'Eglise responsable du massacre de la St. Barthélemy.

Le grand Bossuet et Mgr. de Péréfixe dans son histoire d'Henri IV, ne trouvant pas d'expressions à la hauteur de leur sainte indignation, au sujet de ce massacre, ne rappellent qu'avec des sentiments d'exécration la journée du 24 août 1572. Or, ces deux illustres prélats d'accord avec tous les écrivains catholiques, ne faisaient qu'exprimer dans leurs écrits, la divine morale de l'Eglise qui, bien loin d'avoir jamais pu exécuter ou même approuver ces œuvres de violence, a toujours été et sera toujours la première à les flétrir et à les stigmatiser. Et pourtant telle est la haine aveugle des ennemis du catholicisme, qu'à tout prix ils veulent mettre sur son compte ce drame abominable qui est manifestement en opposition avec tous ses principes. Mais quelles preuves feront-ils valoir? Aucune. Mille fois on a fait appel à leur loyauté pour que du moins ils voient et apprécient cet événement tel qu'il doit être jugé au flambeau d'une saine critique, tel qu'il est consigné dans tous les monuments historiques de l'époque; mais toujours l'esprit de parti a fait la sourde oreille à cet appel. Que dis-je, pour passionner un public déjà prévenu contre le catholicisme, d'ardents réformés, au cœur plein de fiel, et plus amis du scandale que de la vérité sont allés jusqu'à faire jouer sur le théâtre une tragédie des *Huguénots*. Les personnages de cette pièce étaient des prêtres et des moines; on faisait écho aux acteurs des maximes exécrables qui ne furent jamais, ils le savent bien, dans aucune bouche sacerdotale, mais que l'on aurait facilement retrouvées dans le cœur corrompu et envenimé des auteurs de cette indigne composition, car la bouche